

Abattage. «La mise à mort nécessite une ritualisation, incompatible avec les objectifs de rentabilité»



JOCELYNE PORCHER
DIRECTRICE DE RECHERCHE À L'INRA-SAD (SCIENCES POUR L'ACTION ET LE DÉVELOPPEMENT)

HD. De multiples vidéos montrant des scènes insupportables dans les abattoirs ont été publiées. Comment faut-il les lire ?

Jocelyne Porcher. Il faut resituer ces images par rapport à ceux qui les produisent. Elles sont le fait d'un groupe, L214, qui milite pour une agriculture sans élevage. Ils veulent faire la démonstration que, quel que soit le type d'abattoir, industriel, de proximité, « bio », il est impossible de tuer les animaux sans les faire souffrir et que donc l'élevage est forcément une violence contre les animaux. Pour eux, il est criminel de manger de la viande.

HD. Ces images témoignent néanmoins de violences dont vous avez aussi été témoin ?

J. P. Je dénonce les systèmes industriels et les abattoirs qui vont avec depuis plus de 20 ans. Mais nous avons aussi mené récemment avec la Confédération paysanne un travail d'enquêtes auprès d'éleveurs, contraints de conduire leurs ani-

Les vidéos chocs de l'association L214, filmées en caméra cachée, ont mis les abattoirs en accusation. Jocelyne Porcher devait être auditionnée le 16 juin par la commission créée par l'Assemblée. D'abord éleveuse et technicienne agricole, cette chercheuse s'est spécialisée dans la relation de travail entre éleveurs et animaux (1). Loin des mouvements « vegan » et de leur refus de la consommation de viande, elle invite à redonner la parole aux producteurs et plaide pour des abattoirs de proximité.

maux dans les petits abattoirs. Ce travail a abouti à un livre blanc (2). Nous y dénonçons leur incapacité à donner une mort digne aux animaux, et notre descriptif du travail n'a rien à envier aux vidéos de L214. La différence, c'est que notre critique émane des éleveurs. Ils défendent leur métier, leurs relations affectives, morales aux animaux. Ils ont des griefs précis, comme le manque de formation des salariés ou l'impossibilité pour les éleveurs d'accompagner leurs bêtes. Dans

l'animal, très souvent, n'a même pas le temps de mourir avant d'être découpé. La taille standard des « restrainers » (3) fait que les petits cochons ont des décharges électriques trop violentes, et que les très gros sont à peine étourdis ou pas du tout.

HD. Peut-on imaginer des mises à mort plus respectueuses ?

J. P. L'abattoir industriel est vraiment la suite de ce qui précède. Il ne peut être pensé en dehors de la production industrielle de la viande : ce

science de l'exploitation des machines animales. Tout l'aspect affectif, esthétique, et ce qui fait le sens de l'élevage, a été détruit pour le réduire à la seule rationalité économique : l'animal est une machine à profits. Cette production industrielle d'animaux conformes à la théorie zootechnique prendra son essor dans les années 1950 avec la diffusion des antibiotiques et des vitamines de synthèse.

HD. Est-ce qu'on doit corriger ces excès en ne consommant plus de viande, comme le prône le mouvement « vegan » ?

J. P. Les mouvements contre la consommation de viande existent depuis longtemps, mais ils étaient moins relayés médiatiquement. Ce qui change, c'est que de nouveaux acteurs proposent des produits comme du poulet sans poulet ou du jambon sans porc. Ces substituts sont développés dans la Silicon Valley surtout, avec le soutien de la Fondation Bill Gates, Apple et des fonds d'investissement très puissants. Ils ont compris que l'industrialisation de l'élevage est en bout de course, et que la rentabilité sera demain dans un système apparaissant comme plus propre, plus sain, plus respectueux.

La bonne nouvelle, c'est que la production industrielle des animaux va disparaître, remplacée par d'autres formes de production, à base de soja ou de viandes in vitro. La mauvaise, c'est que l'élevage, c'est-à-dire le rapport historique de

« Le système produit de la matière animale sur pattes transformée en matière animale en barquettes. »

ces abattoirs de proximité, on n'a pas le même niveau de travailaylorisé et parcellisé que des systèmes industriels de type Cooperl, mais ils ont les mêmes contraintes et doivent se conformer à ce modèle d'organisation. Les travailleurs n'y ont pas plus d'autonomie.

HD. Quel rapport ces travailleurs entretiennent-ils avec les animaux qu'ils vont abattre ?

J. P. Dans les grands abattoirs, j'ai constaté un rapport très proche quand il s'agit de bovins, même si cela varie selon l'organisation et des cadences. Avec les cochons, ce n'est pas le cas. De toute façon, il faut abattre 850 porcs à l'heure, ce qui ne laisse le temps de rien. Ici,

système produit de la matière animale sur pattes transformée en matière animale en barquette. La seule solution est d'arrêter la production industrielle des animaux. En revanche, l'abattage de proximité n'est actuellement pas du tout en cohérence avec le système d'élevage en amont, avec le travail des éleveurs respectueux de leurs animaux. C'est là qu'il faut remettre du sens et agir.

HD. Comment en est-on arrivé là ?

J. P. L'industrialisation de l'élevage a commencé au milieu du XIX^e siècle avec la naissance du capitalisme industriel. Les industriels et les scientifiques ont fait naître ex nihilo la « zootechnie »,

travail avec les animaux, ainsi que les animaux d'élevage risquent de disparaître aussi. Les associations comme L214 travaillent donc avec plus ou moins de naïveté à un asservissement alimentaire accru aux mains des multinationales. Pour les vegans radicaux, du type L214, le grand mal des humains est d'avoir domestiqué les animaux, de se les être appropriés. C'est pourquoi il faudrait les libérer. Je pense au contraire que, loin d'être une entreprise d'asservissement, la domestication peut être vue comme un processus d'émancipation commune. Ce qui nous relie aux animaux depuis des milliers d'années est un système de don et de contre-don qui s'articule autour du travail. Nous vivons avec les animaux parce que nous travaillons ensemble, que nous affrontons ensemble la violence du monde naturel. Si nous rompons ce lien de travail, qui implique aussi la mise à mort, nous ne vivrons plus avec eux.

HD. Comment redonner du sens à l'abattage ?

J. P. Aujourd'hui, beaucoup d'éle-



Dans les grands abattoirs, les porcs sont très souvent découps vivants.

Stéphane Le Foll a promis des inspections spécifiques... Avec des services vétérinaires exsangues ?

ou pour plusieurs. Les abattoirs de proximité doivent être maintenus et soutenus mais avec du personnel formé, et une organisation du travail réfléchi. Ce qui compte est d'avoir du temps. Tuer un animal est un acte grave, il nécessite un temps de préparation et, on le constate, une certaine ritualisation. Ritualiser, c'est donner du sens. Ce n'est pas nécessairement religieux. Cela est incompatible avec des seuls objectifs de rentabilité. Pour y parvenir, les abattoirs de proximité doivent redevenir un service public. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR

ANNE-LAURE DE LAVAL
aldelaval@humadimanche.fr

- (1) Jocelyne Porcher, « Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle ». La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 2011.
(2) Collectif, « Livre blanc pour une mort digne des animaux ». Les Éditions du palais, 2014.
(3) Appareils de contention des animaux.



Sincères, oui. Naïfs aussi ? Pour Jocelyne Porcher, les militants de L214 aggravent l'asservissement aux multinationales.